

De l'œil à l'oreille
Un balado où on aborde les arts visuels sous la forme audio

TRANSCRIPTION - Épisode 1 : Découvrir le commissariat indépendant en région avec la 6e cohorte de l'Incubateur de l'AGAVF

[00:00:10 --> 00:01:02]

Laura : Bienvenue au balado de l'œil à l'oreille, où on parle d'arts visuels sous la forme audio. Je suis Laura Demers, je vous salue de la part de l'Association des groupes en arts visuels francophones, mieux connue sous le nom de l'AGAVF.

Pour ce premier épisode, on rencontre les participantes de la sixième cohorte de l'Incubateur en commissariat – une initiative de l'AGAVF qui vise à offrir un atelier intensif pour les jeunes commissaires du réseau de la francophonie canadienne. J'ai le plaisir de parler de commissariat indépendant avec Jacinte Armstrong, Marika Drolet-Ferguson, Lalie Douglas et Marie-Hélène Comeau, accompagnées de l'artiste commissaire Caroline Boileau qui a été leur mentore tout au long de l'expérience l'automne dernier. Pendant l'épisode, on découvre leurs pratiques, on s'intéresse à leurs projets et on explore les enjeux actuels du commissariat dans les communautés francophones en situation minoritaire. Bonne écoute !

[intro musicale]

[00:01:35 --> 00:03:14]

Laura : Tout d'abord, salut les invitées ! Nos commissaires participantes : Jacinte, Marika, Marie-Hélène, Lalie, ainsi que Caroline. Merci d'être là et d'avoir accepté l'invitation de l'AGAVF à participer à notre balado. Je suis super curieuse d'en savoir plus sur vos projets. Ayant déjà participé à l'incubateur, je sais à quel point c'est une initiative emballante.

Pour commencer, je vais présenter les grandes lignes de l'incubateur. Chaque année à l'AGAVF, trois ou quatre commissaires émergent-es de la francophonie canadienne sont sélectionné-es pour participer à un mentorat intensif avec une commissaire mentore. Au cours de rencontres virtuelles étalées sur plusieurs mois à l'automne, les participant-es développent leurs projets respectifs qui en sont vraiment à toutes sortes de stades. Donc, pour certain-es la réflexion peut être très embryonnaire, alors que d'autres personnes vont vraiment travailler sur des étapes plus avancées de leur projet curatorial.

Pendant ce cheminement commun en virtuel, l'AGAVF organise un séjour intensif en personne – donc, un peu comme une résidence collective – dans l'une des communautés où il y a des structures francophones en arts visuels. Ça permet de se rencontrer, de passer une semaine remplie de visites d'exposition, de rencontres avec des artistes, avec des commissaires, de faire des exercices d'écriture, de partager des repas et bien d'autres expériences ensemble.

À la toute fin, une présentation publique est organisée et c'est pourquoi on se rassemble aujourd'hui. Donc, pour entamer la discussion, je vais inviter Caroline, notre mentore, à se présenter.

[00:03:15 --> 00:05:03]

Caroline : Bonjour, merci Laura. Bonjour tout le monde. Heureuse d'être ici aujourd'hui. Alors, j'ai une pratique multidisciplinaire, donc une pratique d'artiste tout d'abord, ainsi qu'une pratique commissariale en plus d'être enseignante. J'aime préciser que j'aborde le commissariat à partir de ma pratique d'artiste visuelle. Ça, c'est vraiment important pour moi. Donc, à différents moments au cours des années, je saute sur des occasions de regrouper des artistes pour réfléchir à ce que l'on nomme « pratique ». Je m'intéresse ainsi plus au processus, à la recherche et à la qualité du dialogue entre les personnes réunies qu'à la finalité des œuvres présentes. Le commissariat, c'est pour moi une façon de réunir des pratiques qui m'étonnent et qui me fascinent, des pratiques qui sont souvent très, très différentes de la mienne. On se réunit autour d'une hypothèse de recherche, et souvent autour d'un lieu hors norme à habiter, pour un certain temps. Ça peut être une mini-résidence de 24 heures ou ça peut être un projet de trois mois. Dans tous mes projets de commissariat, le partage de l'intimité de la pratique, donc du travail en train de se faire, et l'importance de l'expérimentation ainsi que de la prise de risque, sont vraiment des éléments qui sont centraux. Donc, je dirais que la pratique du commissariat, pour moi, c'est très, très loin de simplement rassembler et d'exposer des œuvres. Puis, je dirais qu'il y a autant de façons de pratiquer le commissariat, donc de l'inventer, qu'il y a de personnes. D'où, pour moi, l'intérêt de cette pratique.

[00:05:04 --> 00:05:14]

Laura : C'est une belle définition. Tu as défini ce qu'est le commissariat pour toi ; maintenant, est-ce que tu veux nous donner la grande définition ? C'est quoi le commissariat en général ?

[00:05:14 --> 00:07:34]

Caroline : Le commissariat, si on s'en tient peut-être à la définition plate, c'est vraiment de rassembler et d'exposer des œuvres, d'écrire sur ce rassemblement de forces vives, d'œuvres... Pour moi, ça va plus loin. Pour moi, ça passe vraiment par la qualité d'un dialogue entre le-la commissaire et les artistes, dans le temps . Pour moi, c'est vraiment comme une relation qui se nourrit, qui se crée, qui doit se nourrir. Il faut qu'il y ait une certaine confiance qui s'installe aussi.

Mais c'est ça, le commissariat, c'est vaste. Il y a des commissaires qui vont s'intéresser à des œuvres qui sont déjà existantes. Donc, ils vont aller chercher des œuvres qui existent déjà, ils les rassemblent, puis ils créent une narration, un commentaire sur la société, sur l'art en général. Il y a d'autres commissaires qui vont plutôt s'intéresser aux pratiques, donc qui vont prendre le risque de présenter des projets ou des œuvres qui ne sont pas encore réalisées au moment de lancer le projet commissarial. Il y a vraiment toutes sortes de façons de faire et de facettes au commissariat, d'où pour moi l'intérêt. Mais c'est difficile, je pense, à définir, parce que ça prend tellement de formes différentes selon le lieu, selon la pratique de la personne qui pratique le commissariat, selon les artistes rassemblés, c'est en constante transformation.

[extrait musical]

Alors... Marika, Lalie, Marie-Hélène, Jacinte, j'aimerais que vous vous présentiez, votre nom, vos multiples vies – parce que je sais que vous en avez plusieurs – et vos nombreux

chapeaux, je pense que c'est important. Peut-être nous parler aussi un peu de votre parcours, si vous jugez que c'est pertinent, pour nous faire un beau portrait de qui vous êtes.

[00:07:35 --> 00:07:48]

Marika : Je peux commencer. Donc, moi, c'est Marika Drolet-Ferguson. Je suis artiste en arts visuels, je suis aussi architecte. En arts visuels, je travaille principalement avec le médium de la photographie argentique. Mais ça se transforme en quelque chose de multidisciplinaire aussi. Puis, nouvellement, je suis artiste-commissaire suite à cette expérience de l'incubateur.

[00:08:03 --> 00:08:54]

Marie-Hélène : Je peux poursuivre. Moi, je m'appelle Marie-Hélène Comeau. J'habite au Yukon, dans la communauté franco-yukonnaise. J'ai une pratique en arts visuel : la peinture et la photo, principalement. J'ai aussi beaucoup fait de médiation culturelle dans ma communauté. J'enseigne l'art. Je donne des ateliers d'art depuis une vingtaine d'années. Puis, j'étais curieuse. Je ne savais pas qu'est-ce que ça mangeait en hiver une commissaire. Donc, c'est ce qui m'a attirée dans ce programme-là. Puis, avoir la possibilité de discuter d'art avec d'autres artistes qui habitent dans des milieux francophones, dans des milieux minoritaires. C'est comme ça que je suis atterrie dans ce programme-là.

[00:08:56 --> 00:09:50]

Lalie : Moi, c'est Lalie Douglas. Je suis une artiste originaire de Montréal. J'ai vécu à Montréal presque toute ma vie et j'ai été artiste toute ma vie, artiste en art contemporain, en faisant des installations avec toutes sortes de différents médiums. Je suis touche-à-tout. J'ai aussi été technicienne en arts visuels, au cégep, et enseignante aussi. J'ai eu beaucoup de chapeaux. Vers la fin de cette période à Montréal, j'ai commencé à faire un peu de commissariat sur un ou deux projets. Et puis, récemment, j'ai pris une décision... C'était un moment dans la vie où il était possible de quitter la ville, puis j'ai déménagé en Nouvelle-Écosse. Alors là, je suis rendue sur la côte acadienne, à la baie Sainte-Marie, dans une région francophone acadienne de la Nouvelle-Écosse.

[00:09:52 --> 00:11:17]

Jacinte : Moi, je suis Jacinte Armstrong. Je reste à Halifax, en Nouvelle-Écosse. Je suis une artiste en performance et aussi en danse. Mes multiples vies... Ça fait longtemps que j'assume l'organisation d'artistes, que je m'organise moi-même et d'autres artistes. Dans l'ensemble, je dirais que ça représentait déjà un travail de commissariat. Je fais ça à partir de ma position d'artiste et aussi d'artiste régionale. Je sens que c'est le fait que j'habite dans une petite ville, avec les demandes et les besoins qui y sont associés, qui m'ont amené à faire du commissariat, de l'organisation pour des artistes et pour assurer leur rencontre avec les publics. Ma famille est acadienne, mais je travaille principalement dans le milieu anglophone. Le programme de l'Incubateur ça me fait penser plus avec mon cerveau français. Et puis ça, ce projet-ci, ça a aussi tant à faire avec réclamer mon identité acadienne comme artiste et commissaire. J'ai eu beaucoup d'appui de tout le monde dans le groupe pour faire ça. C'est comme une nouvelle trame pour moi.

[00:11:18 --> 00:11:48]

Laura : Qu'est-ce qui vous a d'abord amené au commissariat? Qu'est-ce qui a piqué votre curiosité par rapport à cette pratique? Donc, le moment déclic où vous vous êtes dit « Ah bon, ça serait peut-être quelque chose à explorer. »

[00:11:48 → 00:12:42]

Marie-Hélène Comeau : En fait, quand j'ai décidé de m'inscrire au programme, j'avais comme une relation conflictuelle avec le commissariat, ne connaissant pas nécessairement c'était quoi. Ayant toujours monté moi-même mes expositions, je me suis toujours demandé : est-ce que c'est vraiment nécessaire? Je ne voyais pas l'utilité dans ma pratique même, mais comme je suis curieuse de nature aussi, je voulais en apprendre plus. Je dirais que c'est vraiment égal, mon désir d'en connaître plus puis mon désir de connecter avec d'autres artistes au pays qui vivent en milieu minoritaire francophone. Ça fait que c'était ces deux aspects-là qui m'intéressaient. Puis finalement, mon expérience a été vraiment au-delà puis ça m'a permis de voir tout le potentiel que le commissariat avait. Mais vraiment, au départ, j'y allais en me disant « Je ne suis pas vraiment d'accord avec le commissariat. Je n'aime pas vraiment ça. Je ne comprends pas ce que ça fait là. » Ça fait que c'était une bizarre d'affaire.

[00:12:43 --> 00:13:48]

Marika : Je voyais passer chaque année des gens que je connaissais qui y participaient. C'est comme si ça m'intéressait, mais je ne voyais pas ce que j'aurais à faire là. Jusqu'à ce que je réalise que je portais le chapeau de commissaire un peu sans le savoir depuis le début de ma pratique. Puis il y avait cette opportunité-là, le projet dont on va parler tout à l'heure, il y avait une expo qui s'en venait avec des artistes que j'allais probablement coordonner. Je me disais « Bon, bien, j'ai quelque chose à proposer. » Il fallait proposer un projet. Je me suis lancée sans trop savoir. Puis j'ai trouvé ça vraiment enrichissant comme expérience. Ça m'a permis de réaliser dans les dernières années, quand j'ai eu la chance de voir des personnes qui faisaient du commissariat, j'ai mieux compris un peu le rôle qu'ils ont joué ou l'apport qu'ils ont eu en faisant l'incubateur. Ça m'a vraiment permis de voir à quel point c'est multiple, c'est vaste, c'est flexible. Ça m'a vraiment ouvert les yeux. C'était super intéressant.

[00:13:49 --> 00:13:52]

Caroline : Oui, c'est chouette que l'incubateur permette de démystifier un petit peu le commissariat.

[00:13:54 --> 00:14:11]

Jacinte : Je sens que j'ai souvent travaillé avec mon intuition. C'est comme, je pense en faisant les choses ou en les organisant dans le moment. J'ai voulu penser et réfléchir ou questionner plus. C'est ça qui m'a attirée au programme. Et le côté francophone. Et écrire, je sais que je n'ai pas déjà dit ça, je trouve ça encore difficile. Alors c'est comme pour pouvoir articuler mes idées à l'avance plus que seulement en faisant les choses. C'est ça qui m'a attirée au début, mais j'ai beaucoup aimé ça.

[00:14:43 --> 00:15:19]

Lalie : Alors moi, j'avais déjà fait un peu de commissariat à Montréal et c'était quelque chose qui me faisait encore peur, de se mettre les pieds dans quelque chose qu'on n'est

pas tout à fait prêt à faire... Mais beaucoup a changé en déménageant en Nouvelle-Écosse parce que maintenant, je suis responsable d'un centre, puis je veux promouvoir les artistes de notre coin et faire des choses pour eux. Alors c'est vraiment comme un projet assez distinct parce que c'est moins avec le chapeau d'artiste commissaire puis ça devient plus un commissariat classique, à partir d'un organisme.

[00:15:27 --> 00:16:20]

Caroline : Puis l'incubateur, ça permet déjà de se rassembler pour se partager les idées des différents projets et s'accompagner aussi dans toute cette élaboration-là. Si on ne fait pas de co-commissariat, le commissariat ça peut être un travail où on se sent un peu seul. Je trouve que la force d'un incubateur, c'est ça. C'est de rassembler nos forces vives.

Alors, pour continuer, j'aimerais que vous nous présentiez vos communautés de vie et de travail. Il y en a qui ont déjà nommé d'où vous êtes, d'où vous travaillez, mais ça serait le fun de creuser un petit peu plus là-dedans. Donc de nous présenter vos communautés puis peut-être de nommer les enjeux qui sont importants ou qui sont spécifiques à vos différentes communautés, au lieu où vous êtes.

[00:16:20 --> 00:17:20]

Jacinte : Je reste à Halifax et puis j'ai surtout travaillé dans le milieu de la danse et aussi des arts visuels. Et puis ma vie acadienne vient de la Baie-Sainte-Marie... c'est là que Lalie reste, mais c'est en dehors de la ville de Halifax. Ça fait que déjà, dans mon contexte normal, je travaille comme artiste, en anglais, et la partie de ma vie qui est en français est plus familiale et moins dans ma pratique d'artiste. Ça c'est la base, c'est d'essayer de tisser ensemble les deux côtés de ça, ma vie d'artiste et ma vie francophone. Ça c'est mon contexte, et ma place dans mon contexte.

[00:17:21 --> 00:18:38]

Lalie : J'ai ri un peu quand Jacinte a dit que la Baie-Sainte-Marie, c'est à l'extérieur de la ville. C'est à plus de trois heures de la ville de Halifax. On est vraiment en zone rurale. Alors, c'est une série de petites communautés le long de la côte de la baie, et il y a beaucoup d'artistes. Il y a toujours eu un intérêt pour les arts. On a une très belle chance que dans cette partie-là de cette région acadienne, il y a l'Université Sainte-Anne. En effet, l'Université Sainte-Anne nous prête nos locaux. On a une galerie, on a un centre d'estampes, on a des bureaux et c'est tout prêt. Ça nous permet de faire beaucoup de choses avec peu de budget. Mais c'est parce qu'on est éloigné, on est comme dans un monde à part. Les idées, les choses qui se passent, c'est différent. Il n'y a pas beaucoup de va-et-vient entre les galeries, les artistes de Halifax et de ma région. Et ça, je veux le changer. Je veux faire plus. C'est ça le but de l'exposition sur laquelle j'ai travaillé. Il y a une phase 1, c'est de monter l'expo. Puis la phase 2, c'est de la faire voyager.

[00:18:41 --> 00:20:04]

Marika : Alors moi, j'ai grandi dans la péninsule acadienne et c'est là où j'ai choisi de revenir après mes études. Donc, j'ai l'impression que je connais bien la région, mais j'ai aussi l'impression d'avoir un peu grandi dans une bulle. Des fois, au niveau des arts, je pense qu'il n'y a pas beaucoup d'espaces, d'institutions ou de galeries. Il y en a quelques-unes qui ont ouvert quelques années et qui ont fermé. En étant enfant, je n'ai pas beaucoup été en contact avec de l'art et des artistes. Ça, je pense que c'est peut-être un enjeu dans la région.

Mais en même temps, il y a eu de belles choses dans les dernières années. Je parle vraiment de la péninsule au grand complet. On parle des villes comme Tracadie, Caraquet, Shippagan. Dans le coin de Caraquet, il y a un centre d'artistes autogéré. Il y a une galerie qui présente des artistes en art actuel. Puis il y a une petite galerie aussi à Tracadie. C'est plus ça, je pense, qui serait un enjeu : être un peu éloignée, par exemple, de la ville de Moncton qui est très stimulante au niveau culturel et artistique. Je trouve que c'est la beauté de vivre dans une région qui est quand même rurale – il y a beaucoup d'occasions de s'impliquer.

[00:20:05 --> 00:23:02]

Marie-Hélène : J'habite au Yukon, vaste territoire nordique avec peu de gens qui y habitent, mais beaucoup d'artistes parmi ces gens-là. À l'origine, moi, je viens de Montréal. J'ai grandi à Montréal, mais j'habite au Yukon depuis 33 ans. Donc, en 33 ans, j'ai vu la scène artistique se déployer. C'est une scène qui est encore jeune, que ce soit du côté anglophone et encore plus jeune du côté francophone, je dirais. On est quand même chanceux, on a une école d'art, on peut faire notre première année de baccalauréat en art au Yukon. Il y a une galerie publique, ce qui n'est pas nécessairement le cas des autres territoires. Donc, c'est vraiment un endroit où il fait bon vivre quand on est un artiste. Mais tout ça est quand même relativement jeune.

De mon côté, pendant ces années-là, j'ai aussi fait un doctorat en art. Et pendant mon doctorat, j'ai beaucoup travaillé avec les gens de ma communauté. C'était un doctorat sur l'identité franco-yukonnaise, que j'essayais de saisir et de comprendre à travers un projet d'art que je faisais avec les gens de la communauté. Puis la raison pour laquelle je dis ça, c'est que pendant que je faisais mon doctorat, ce n'était pas mon objectif, mais je me suis rendue compte pour la première fois que je pouvais être utile comme artiste à ma communauté. Oui, je peux faire des toiles, puis je peux faire des expositions, mais au-delà de ça, je voyais une utilité sociale à mon rôle d'artiste.

Puis quand j'ai fait ce beau projet avec les filles, je me suis rendue compte que je pouvais transposer cette utilité-là dans un rôle au niveau du commissariat aussi. Plus tard, on va parler de chacun de nos projets, mais je trouvais ça intéressant... C'est sûr, le commissariat au Yukon, c'est pas une bibitte qu'on a commencé à vraiment apprivoiser... On en entend parler, on tente de saisir, il n'y a pas vraiment de gens sur place qui peuvent nous enseigner ou nous montrer ce que c'est. Tout est vraiment jeune, au niveau du Yukon. Donc, c'est un peu ce qui se passe en ce moment, puis comme Lalie parlait qu'elle est isolée, qu'elle est loin – on est loin aussi géographiquement des grands centres au Yukon. Étant francophone en milieu minoritaire, j'ai l'impression que des fois, ça rajoute une couche d'éloignement aussi par rapport aux autres centres, à ce qui se fait ailleurs au pays en français.

[00:23:03 --> 00:23:29]

Caroline : Bien, c'est fabuleux, déjà, de se regrouper sur Zoom pour enregistrer ce balado à partir de nos communautés respectives. J'aimerais plonger dans les projets de chacune. Prenez le temps de nous expliquer, de nous décrire votre projet, dans un premier temps. Peut-être de nous dire aussi où vous en êtes rendues aujourd'hui. Puis, quelles sont les prochaines étapes?

[00:23:31 --> 00:25:36]

Lalie : Tu sais, les projets de commissariat que je suis en train de faire et que je prévois dans les années qui viennent, c'est vraiment beaucoup pour promouvoir cette communauté puis passer à l'action. Comme Marie-Hélène disait, l'idée c'est de pouvoir aider. Alors, pour cette première expo, j'ai commencé avec un thème très simple. J'ai regardé, il y a beaucoup d'artistes actifs, quelques-unes qui sont vraiment professionnelles, qui ont vraiment fait des carrières en art, qui travaillent fort sur leurs pratiques, et je voulais commencer avec ces artistes-là de la région. J'ai regardé leurs pratiques qui étaient assez différentes. J'ai décidé, finalement, bon, je vais faire ça sur un thème très simple : le paysage. C'est quelque chose que les artistes faisaient toutes à leur façon. C'est comme un fil conducteur qui les reliait. Alors, j'ai choisi six artistes, trois qui sont acadiennes. C'est des œuvres déjà existantes, c'est assez simple. Pour moi, c'était de dire, « bon, je vais aller choisir des œuvres que tu as déjà faites qui répondent à cette thématique »... Puis d'avoir un peu de contrôle aussi – « Moi, je vais choisir ces œuvres-là », d'avoir ce regard extérieur sur la pratique de l'artiste. Pour moi, le projet de commissariat avec l'incubateur, c'était de penser à comment parler de ces œuvres, comment parler de ces artistes-là dans une façon qui les relie, qui fait ressortir tu sais, *qu'est-ce* qu'elles font avec le paysage, autre que juste peindre la scène qui est devant elles – qui n'est pas, en effet, qu'est-ce qu'on fait toujours avec le paysage. On parle d'autres choses.

Si tout va bien, je dépose une demande de subvention cette semaine, puis on se croise les doigts. L'expo va avoir lieu cet automne. Sinon, je vais réappliquer, puis ça sera au printemps et je commencerai la prochaine phase qui va être d'aller chercher des espaces où la faire voyager.

[00:25:37 --> 00:25:58]

Caroline : Lalie, tu nous avais aussi parlé de l'importance de professionnaliser les artistes de ta région, donc de leur offrir une opportunité d'une exposition qui viendrait avec un cachet, un cachet professionnel pour valoriser ces pratiques au-delà de juste les inclure dans une exposition.

[00:25:58 --> 00:26:44]

Lalie : Oui, en effet, quand je parlais de « monde à part », les droits d'exposition quand tu exposes dans un lieu professionnel, ça ne se rend pas jusqu'où je suis. Il y a des artistes qui savent c'est quoi parmi ces artistes professionnels-là, mais, tu sais, ils ont abandonné l'idée qu'ici, dans notre coin, c'est possible.

Et, justement, l'été 2024, durant le congrès mondial acadien, on avait eu des sous du comité organisateur pour faire des projets artistiques, et on a fait un projet d'artistes avec des cachets, le cachet CARFAC. Et c'est ça que je veux continuer.

[00:26:45 --> 00:27:18]

Caroline : Merci. Quand tu parlais de la thématique de l'exposition, le paysage – puis là, je reviens vers toi parce que tu nous as présenté ça en groupe à différents moments – que le paysage que dessinent, que peignent les artistes de ta région, c'est un paysage qui est vraiment spécifique, qui est acadien, il y a quand même un sous-texte qui est assez politique : de lien, d'attachement au territoire.

[00:27:18 --> 00:28:03]

Lalie : Tu sais, en allant faire des entrevues plus pointues avec les artistes qui étaient choisis, j'ai découvert qu'en effet, oui, il y a le sous-texte que ce sont des artistes acadiens. Les paysages qu'ils peignent sont les paysages locaux, mais ils utilisent le paysage pour parler des expériences, des émotions, de ce qui se passe dans leur vie. Pour d'autres, c'est vraiment comme un prétexte pour une recherche en textures, en couleurs. C'est peut-être aussi que pour les artistes de cette région, puisque l'histoire est si présente, tu sais, c'est pris pour acquis.

[00:28:03 --> 00:29:05]

Caroline : Je pense que c'est intéressant que, d'une part, tu les as rencontrés, tu as fait des entrevues avec ces artistes-là. Il y a vraiment une rencontre, il y a un dialogue qui est à la base de cette sélection d'œuvres. Je pense que toi, comme commissaire, tu peux avoir une lecture un peu plus méta de ce que ça dit quand toutes ces œuvres et ces personnes sont rassemblées. Moi, je ne vois pas d'opposition entre l'expression d'émotions par rapport aux paysages qu'ils et elles vont dessiner ou peindre. Tu me disais même qu'il y en a qui repeignent les mêmes paysages. Moi je trouve que ça montre l'importance d'un lieu, de leur ancrage à un lieu. Je trouve que l'émotion d'une part, puis la recherche de couleurs, la recherche formelle des artistes, ce n'est pas nécessairement antinomique avec ton chapeau de commissaire qui voit tout à vol d'oiseau.

[00:29:06 --> 00:29:59]

Lalie : Je commence à faire des listes pour le faire voyager ailleurs en Nouvelle-Écosse, parce que c'est là que les futures collaborations vont être les plus simples à organiser. Mais je pense bien sûr au réseau de l'AGAVF. Il y a comme une logique – c'est une expo qui parle de trois artistes acadiens, puis d'autres qui ont choisi cette région acadienne. Peut-être que Calgary serait intéressé aussi, parce que la diaspora acadienne, ça s'en va un peu partout. Mais c'est de commencer ailleurs en Nouvelle-Écosse, au Nouveau-Brunswick, dans les provinces atlantiques, probablement au Québec, parce que j'ai beaucoup de connexions là-bas. Peut-être le Yukon... [rires]

[00:30:02 --> 00:30:04]

Caroline : [rires] Marie-Hélène, à toi.

[00:30:07 --> 00:33:48]

Marie-Hélène : Bon, pour mon projet, en plus de découvrir mon utilité sociale en tant qu'artiste, j'ai plongé dans l'univers des objets du quotidien. À travers des objets du quotidien, j'ai pris plaisir à faire émerger les récits identitaires des gens. Et depuis ce temps-là, je fais beaucoup de projets qui sont dans la même veine, où je rencontre les gens, puis je leur demande de me présenter des objets significatifs pour eux dans leur vie, et ils se racontent à travers l'histoire de ces objets-là.

Ceci étant dit, je dois aussi ajouter qu'au Yukon, il y a environ 40 000 de population sur ce vaste territoire-là, puis une grande portion de cette population-là, ce sont des gens qui, comme moi, viennent d'ailleurs, puis on a décidé d'adopter le Yukon, de vivre là. Donc il y a beaucoup de naissances locales, mais il y a encore beaucoup de gens qui viennent de l'extérieur pour venir s'établir au Yukon. Et les objets avec cette migration-là font partie de ma recherche aussi, puis dans ma pratique, je tente de lier ces deux aspects-là. Donc ce sont vraiment des récits identitaires que je tente de faire émerger à travers cette

approche-là. Le projet, qui est encore embryonnaire, ce serait vraiment d'explorer ça à travers la photo, à travers le son, à travers la participation des gens de la communauté. Au fil des ans, j'ai développé une pratique où, d'un côté j'aime travailler toute seule dans mon studio, puis d'un autre côté j'aime travailler avec les gens. Donc j'essaie d'unir ces choses-là, puis je tente d'explorer à travers ce que j'ai appris avec le commissariat, d'unir ces deux univers-là qui m'alimentent – le communautaire, puis le travail plus solitaire.

Un peu comme Lalie vient d'expliquer, je m'interroge sur comment aller toucher les gens, les inviter à réfléchir à qui ils sont, puis réfléchir en groupe, partager leur histoire. J'essaie de tout faire ça, mais c'est très embryonnaire. Le commissariat m'a permis d'avoir une meilleure vision de ce que je veux faire en exposition. J'ai commencé à y amalgamer mon histoire à moi, mon histoire personnelle de migration. Idéalement j'aimerais présenter cette exposition-là à la Galerie du Centre des arts du Yukon, qui est un bel espace. Je ne les ai pas encore contactés, ils ne le savent pas. [rires] Je dois être honnête, ça donne le vertige. Je me dis bon, « OK, un, deux, trois go, je me lance, mais dans quoi je me lance? » Parce que là, ce n'est pas juste l'artiste qui part avec un projet. J'ai l'impression que j'amène tout le monde avec moi.

Caroline : Puis qu'est-ce que tu te donnes comme échéancier ? Est-ce que tu te situes sur une ligne de temps qui va t'amener à bouger – qu'est-ce que tu souhaites pour ton projet ?

[00:33:49 --> 00:34:31]

Marie-Hélène : Je n'ai pas d'échéancier, mais me connaissant, il faudrait vraiment que je mette en place des choses rapidement pour ne pas reculer, pour ne pas me dire « ah non, ah non ». Je n'ai pas d'échéancier, c'est difficile de mettre un échéancier parce que je suis aussi hyper occupée. C'est ça mon défi principal, comme j'ai déjà deux gros projets cette année. C'est de trouver puis de décider de faire de la place à ce projet-là. J'ai l'impression, un coup que je vais avoir quelque chose de concret ou une salle de réservée, où là, je n'aurais pas le choix.

[00:34:31 --> 00:34:35]

Caroline : Tu ne pourras plus reculer si la salle est réservée. [rires]

[00:34:36 --> 00:35:39]

Marie-Hélène : Non. Je ne pourrai plus reculer. C'est intéressant parce que quand on s'est rencontrées, on parlait de nos projets réciproques. Les filles m'ont souligné l'importance de ceci : si je demande aux gens de me parler d'eux, c'est important que je le fasse moi aussi. Je viens d'une famille où la démence est omniprésente. Ma famille est vieillissante, il y a beaucoup de cas d'Alzheimer, puis tout ça. Puis on parlait du récit, de notre histoire, et puis moi, je me disais, avec l'Alzheimer, c'est intéressant aussi. Au départ, je ne voulais pas tomber là-dedans dans mon exposition, mais j'avais juste vu un parallèle intéressant. Puis finalement je pense que c'est ça que je vais présenter dans mon histoire à moi. Si on n'avait pas eu ces conversations-là, je ne serais pas allée là. Parce que pour moi, c'est deux choses très différentes. Mais c'est vraiment en parlant, en jasant ensemble, puis en échangeant que... Alors c'est important qu'on se rencontre puis qu'on échange.

[00:35:56 --> 00:36:39]

Caroline : Oui, je pense que c'est en se regroupant qu'on se donne des permissions, les unes et les autres. En s'écoutant, on est capable de se dire « ça, c'est super important, passe pas à côté de ça. » Ce qui serait sûrement plus difficile si on était chacune dans notre coin.

Est-ce que tu vas parler de cette expérience-là, personnelle, aux personnes que tu vas rencontrer pour ton projet ? Est-ce que tu vas aller jusque-là en leur demandant de se livrer, eux et elles, avec un objet, de parler de leur parcours migratoire? Est-ce que toi, d'emblée, tu leur partages d'où ça vient pour toi?

[00:36:39 --> 00:37:40]

Marie-Hélène : Quand j'ai adopté cette approche-là, de passer à travers un objet, je me suis rendue compte qu'on a tous besoin et envie de se raconter. En passant par l'objet du quotidien, je demande souvent aux gens la permission de prendre une photo de leur objet qu'ils tiennent dans leurs mains. C'est vraiment une approche douce. Les gens embarquent. Là, ça fait quelques années que je le fais. C'est une petite communauté au Yukon, les gens me connaissent. J'ai déjà exploré ça dans d'autres expositions. Parfois, j'ai l'impression que je suis chanceuse, je pars avec une longueur d'avance. J'ai fait d'autres projets avec les gens, puis ils ont confiance en moi, ce qui ajoute une pression. Il faut vraiment... que je fasse quelque chose d'intéressant puis de beau. Mais j'ai aucun souci à parler de mon expérience.

[00:37:42 --> 00:39:42]

Marika : C'est super inspirant d'entendre les projets des autres. Je pense qu'à travers l'incubateur, à plusieurs reprises, on a eu à en parler, puis à chaque fois, on rajoute des petites nuances puis des petites couches super intéressantes.

De mon côté, tout a commencé suite à un projet de recherche pour lequel on a reçu un prix. Je dis « on » parce que c'était à titre de Nordais Collectif, qui est la branche de recherche de l'entreprise d'architecture pour laquelle je suis copropriétaire. Donc, on a reçu ce prix-là, le prix John Bragg pour le Canada Atlantique. L'objectif, c'était de mettre en valeur une personnalité historique méconnue. Nous, on a appliqué avec le premier architecte acadien qui est originaire de Caraquet, qui se nomme Nazaire Dugas et qui a travaillé au 20e siècle. Puis à travers ça, il y avait une première phase, pour aller vite, à plonger dans les archives, à retracer les dessins. On est allés aux archives de la province à Fredericton. On a trouvé ses cahiers de notes, toutes sortes de petites choses comme ça. On a rassemblé tout ça pour la deuxième phase qui était une occasion de collaborer avec des artistes.

Dans la deuxième phase du projet, il y avait un appel de dossiers. Tout ça a déjà eu lieu. On a sélectionné huit artistes. Ces artistes-là sont invités à s'inspirer des archives de l'architecte pour créer une œuvre. Fait que, l'idée c'est de démocratiser un peu l'architecture ou parler d'architecture, parler de l'importance du patrimoine, mais à travers la création artistique. Il y a un côté très interdisciplinaire qui m'intéressait beaucoup dans ça. Les huit artistes, leur travail est en cours. L'exposition va probablement avoir lieu en 2026, finalement.

Avec les huit artistes qu'on a sélectionnés, on s'était vraiment donné le mandat que ça soit diversifié. Donc, les médiums varient énormément. Il y a des gens qui travaillent en poésie, en sculpture, en bande dessinée, performance, vidéo, céramique. Il y a des gens de différentes tranches d'âge et tout ça fait que c'est super enrichissant pour moi de les côtoyer.

On a eu la chance de se rassembler à l'automne passé dans un volet de recherche pour qu'ils visitent des bâtiments existants de l'architecte, par exemple l'Académie Sainte-Famille à Tracadie, le café Grains de folie à Caraquet. Il y a toutes sortes de bâtiments qui sont encore debouts, il y en a qui ne sont plus là malheureusement, mais c'était l'occasion d'être sur le territoire de l'architecte.

À travers ça, mon projet de commissariat, c'est vraiment de...[soupir] Des fois, je trouve ça gros, mais je travaille en co-commissariat avec Mathieu Boucher Côté et on suit chacun le processus de chaque artiste. Cette année, je vais organiser des petites rencontres avec eux pour voir l'avancement. Je vais aller les visiter aussi, je suis là pour les soutenir, pour les appuyer. Il y a même certains artistes avec qui finalement, on peut collaborer un peu, il y a des petites choses qui ressortent de ça. Je suis vraiment en plein milieu du projet. Je ne sais pas ce que ça va donner l'année prochaine, mais je suis vraiment enthousiaste.

Tout ce que j'ai appris à l'automne passé, c'est vraiment fou comment ça m'a aidé à structurer tout ça. Même notre semaine à Halifax, on a assisté à une conférence d'un commissaire ; ça m'avait marqué parce qu'il avait dit, « quand tu es en contact avec le processus de création d'un artiste, c'est une période vulnérable, fragile aussi. Le commissaire ne va jamais s'exprimer tant qu'il n'y a pas de questions – il va attendre que l'artiste demande qu'est-ce que t'en penses? as-tu quelque chose à proposer? » Ça m'avait marqué, parce que je me disais, c'est vrai, on est là dans des périodes privilégiées. Il n'y a pas beaucoup de gens qui ont accès à ces étapes-là du travail d'un artiste, on a souvent accès à la finalité de l'œuvre.

Caroline : J'ai plein de sous-questions pour toi. Dans un premier temps, pourrais-tu nous les nommer des artistes?

Marika : Oui, donc on a Sonya Malaborza, qui travaille en prose-poésie, qui s'intéresse à l'environnement, au territoire, aux plantes, spécialement au site de l'ancien moulin des frères Dugas. Sonya vient du sud-est d'un petit village qui s'appelle Galloway.

Guillaume Lavoie, qui vient de Caraquet, travaille en poésie. Ce qui nous a touchés dans sa demande, c'était vraiment qu'il voulait faire parler les bâtiments.

On a Élisabeth Marier, qui est une artiste qui a énormément d'expérience dans le travail du verre. Elle s'intéresse à l'église de Saint-Simon pour la qualité de l'atmosphère à l'intérieur, puis pour les événements de musique, dont le festival de musique qui a lieu à cet endroit-là. Apparemment c'est la meilleure acoustique dans la province.

On a Guillaume Adjutor-Provost, qui est originaire de Montréal, mais qui habite maintenant à Moncton. Lui s'intéresse aux côtés des archives, des projets commerciaux, notamment le Grains de folie, qui était le magasin de T.J.B. Léger, et qui était un magasin général dans le temps. Donc, lui travaille avec les médiums de la céramique principalement, et au niveau de l'installation aussi.

On a Rémi Belliveau, qui habite présentement à Montréal, mais originaire de Memramcook. Ici a fabriqué – il y avait un dessin de guitare dans les archives, que Nazaire avait dessiné.

Donc, iel a choisi de reproduire la guitare par un luthier professionnel et de travailler avec un musicien local pour enregistrer des chansons dans les époques où Nazaire était en vie. Les chansons étaient enregistrées dans des bâtiments dessinés par l'architecte.

Je compte sur mes doigts. [rires] Là j'en ai nommé cinq. Il y a Bianca Richard, qu'on connaît dans le milieu du théâtre, qui fait aussi de la vidéo. Elle s'intéresse à l'impact du patrimoine aujourd'hui, elle va aller à la rencontre de différentes personnes pour discuter de tout ça.

On a aussi Stéphane Lévesque, qui vient de Caraquet, qui est très multitâches, mais qui s'est plus concentré sur la bande dessinée, donc il est allé chercher tous les petits détails. On a eu accès à la canne de Nazaire, un ancien banc qui était dans sa maison, plusieurs photos, donc il est allé vraiment, je le voyais, photographier les petits détails. J'ai hâte de voir ce qu'il va faire avec ça. Il va s'intéresser surtout à sa vie.

Et la dernière, c'est Denise Violette Michaud, qui est originaire du coin de Grand Sault, et elle va surtout se concentrer sur le textile. Elle est inspirée des dessins à la main de l'architecte, donc elle va travailler au niveau de la broderie, sur de grands voiles, et... à voir, parce que les projets peuvent encore évoluer, ils sont encore en train d'être développés. Mais chaque médium et chaque projet vient vraiment se compléter.

L'idée, c'était vraiment de présenter l'œuvre de l'architecte d'une manière la plus complémentaire possible et puis à travers tout ça, mon travail de commissaire – peut-être que c'est une question qui s'en venait Caroline – pour l'exposition, c'est aussi de me questionner sur qu'est-ce que je peux apporter qui va venir compléter tout ça. Est-ce qu'il y a quelque chose qu'il faut créer ou comment montrer des archives d'une manière non conventionnelle? Comment présenter des artistes pour vraiment que les gens puissent faire les liens avec l'œuvre de Nazaire Dugas ? Tout ça, c'est un défi, mais je trouve ça super motivant. Ça vient vraiment chercher mon côté artiste et architecte, de tout mélanger ensemble. La première édition serait probablement dans la péninsule acadienne, probablement en dehors des murs des galeries. Étant donné qu'on a huit œuvres, on aimerait vraiment que les gens puissent faire un parcours à travers la péninsule parce que Nazaire avait eu vraiment une influence sur différentes villes dans la région.

Caroline : Est-ce que, dans le projet de diva [le projet dans sa version sans limite], il y avait aussi cette idée d'une publication qui viendrait documenter à la fois tout le parcours, les œuvres, les réflexions aussi durant le processus du projet ?

Marika : Oui, tout à fait. Donc ça, c'est plus le volet de mon co-commissaire qui va s'intéresser plus à l'écriture. On va aller chercher des collaboratrices pour ça aussi. Puis, ça serait l'occasion dans cette publication-là d'intégrer le travail d'archivage qui a été fait. Certains dessins, la plupart des dessins étaient retracés sur des programmes modernes, ça fait que nous pourrions montrer des cartes, des dessins...

Caroline : Et c'est intéressant de penser à l'objet du livre comme une exposition en soi ou un projet en soi. C'est de le concevoir non seulement comme un catalogue d'une exposition, mais comme un lieu de réflexion et un lieu aussi où on rassemble toutes sortes de documents.

Jacinte, à toi.

Jacinte : Mon projet s'appelle *Variety Show Acadien Déconstruit*. C'est une idée qui en est au début du processus, mais l'idée c'est de lier une approche plus expérimentale, mais aussi ludique, ou spontanée, avec une improvisation avec des concepts et des artistes et des personnes de la communauté acadienne. La communauté acadienne que moi je connais le plus est celle de ma famille. C'est un coin où la création n'est pas forcément expérimental, il n'y a pas de danse contemporaine, c'est plutôt dans l'histoire des acadiens, tout est ancré dans l'histoire des acadiens et c'est vraiment séparé de ma pratique comme artiste.

J'ai eu de vraiment bonnes expériences dans les dernières années avec des artistes acadiens en danse et en performance au Nouveau-Brunswick, puis ça m'a donné un feu à faire quelque chose de performatif qui combine des choses familières avec des choses qui « stretcheraient » le monde un peu, mais qui est aussi amusant à faire ensemble... Mais en Nouvelle Écosse – spécifiquement à Clare – qui est où moi j'ai mes connexions.

Il y a plusieurs éléments que j'ai découvert qu'on a besoin de développer pour pouvoir réussir ma vision de ce spectacle. Il y a le plan *comment* faire le variety show, que j'ai développé pendant notre semaine intensive, avec Caroline surtout. J'ai eu l'idée des cartes à jouer avec les couleurs acadiennes, le drapeau, le bleu-blanc-rouge avec l'étoile. J'ai créé comme un prototype de cartes où chaque couleur dans le drapeau représente un élément. Puis là, je rassemblerais des artistes. Dans mon idée, il y a des pairs d'artistes qui reçoivent des cartes et qui créent des performances rapidement. Les éléments consistent en des aspects de l'identité acadienne du passé et du présent, comme les lieux importants, ou les déplacements, ou la nourriture, ou des aspects culturels. Il y a aussi des éléments qui ont juste à faire avec le *variety show*. Qu'est ce qu'on retrouve dans un *variety show* : une danse, une chanson, un costume, etc. Dans mon idée, il y aurait plein d'artistes, puis ils seraient organisés, puis chaque groupe d'artistes auraient des cartes avec ces éléments-là. Puis ça serait à eux de mettre ensemble une performance. À la fin, on aurait comme un *variety show* où tout le monde pourrait comprendre les éléments qui étaient rentrés dans ça, mais on ne pourrait pas s'imaginer exactement ce qui va en ressortir jusqu'à temps qu'on arrive au spectacle. Ça, c'est le futur projet que j'imagine.

Je me suis aussi rendue compte que je n'ai pas encore les relations en place avec les artistes, avec la communauté. J'ai comme le début des relations et des connexions, mais je me suis rendue compte que... c'est comme, je ne connais pas assez d'artistes acadiens. Comme Lalie a dit, Clare est à trois heures et demie de Halifax. Moi, je ne suis pas là régulièrement. Alors, j'ai organisé avec Lalie et d'autre monde dans la Baie-Saint-Marie, j'essaie d'organiser une résidence pour aller faire des liens avec la communauté, enseigner des ateliers et puis passer du temps au CAB avec le but de faire des liens avec la communauté et puis les artistes de la communauté.

Je vais faire en sorte que ça arrive, mais à l'automne. Et là, peu à peu, je rencontre plus d'artistes acadiens. Dans mon idée, je pourrais en apprendre plus sur leurs pratiques et élargir mon idée de la culture acadienne au-delà de ma petite bulle, de ce que je croyais qu'il y avait. Et aussi comme pour former des amitiés ou des relations avec ces artistes.

Caroline : Super. Puis, toi aussi, en termes d'échéancier, tu prévois ton *variety show* quand ? Dans le temps, est-ce que c'est pas une fenêtre de deux ans, une fenêtre de trois ans, comment est-ce que tu imagines ça ?

Jacinte : Pour être réaliste, je crois que l'été qui vient et l'automne, je vais commencer à faire plus de travail de rassemblement d'artistes et d'être sur les lieux, surtout à Clare à la Baie-Sainte-Marie. Puis là, je crois que par l'été d'après, ça sera possible d'avoir un *variety show*. J'ai des idées, c'est possible qu'il y en aurait d'autres, ou qu'il y aurait une transformation du premier processus.

Caroline : Magnifique. Puis est-ce que c'est un projet que tu aimerais faire tourner?

Jacinte : En général, oui ! Pourquoi pas? Oui. Je pense que j'ai beaucoup été inspirée par notre groupe et puis je trouve qu'il y a des beaux moments, je dirais des « overlaps » puis ça donne des idées. Mais surtout dans les provinces de l'Atlantique et dans les communautés acadiennes – ce que j'imagine, c'est pas toujours les mêmes artistes qui vont le performer, c'est comme une structure, puis là je vais à une place, je rassemble les artistes dans la place, puis on refait la structure, et ça fait comme le spectacle à nouveau mais avec les artistes qui sont là. Alors je pourrais imaginer que ça pourrait faire une tournée soit avec le groupe, ou peut-être que moi je pourrais me déplacer puis trouver des artistes dans un nouveau lieu, et puis qu'on crée comme un *variety show* unique au lieu et aux artistes qui sont là.

Caroline : Magnifique. D'où l'importance d'énoncer cette idée à voix haute dans un balado qui va être présenté de façon pancanadienne. Merci, c'est vraiment c'est toujours fascinant de vous entendre parler de vos projets. En fait, moi je trouve que c'est fascinant à quel point je suis attachée à vos projets. Je pense qu'on est toutes attachées aux projets de l'une et de l'autre. C'est ce que ça a permis, je crois, en trois mois c'est d'entrer assez profondément dans des processus de recherche, de travail, dans des idées un peu folles.

Vous en avez parlé un petit peu, mais on pourrait peut-être revenir là-dessus. Comment votre perception du commissariat a évolué durant les derniers mois? Peut-être la chose qui est la plus marquante entre l'avant et l'après du groupe.

Marika : Oui, je suis super reconnaissante de t'avoir rencontré Caroline et je pense qu'on est toutes d'accord que l'approche avec laquelle tu nous as présenté ça, pour moi, c'était wow à 100% parce que ça rejoignait vraiment mes valeurs. Cette idée-là du dialogue, d'une relation qui se construit, d'une écoute, d'être présent, tout ça, c'était tellement pertinent, puis on dirait que ça ouvre des portes à plein de possibilités. Ça nous laisse vraiment développer notre propre façon. Je pense que c'est sûr que ça, c'est quelque chose qui a évolué par rapport à l'idée du commissariat comme telle.

Caroline : Que tu voyais moins centré sur un dialogue, sur un accompagnement avant, peut-être?

Marika : En fait, je voyais moins le côté humain, je pense, je voyais plus la tâche.

Caroline : La coordination.

Marika : La tâche, oui, c'est ça, les choses à faire, il faut appliquer pour des demandes, etc. Je voyais plus les choses à faire. Puis là, tout d'un coup, je voyais quand tu entres en contact à travers ça, quand tu vas plus loin, puis tu découvres des choses au sujet de ta pratique. Chaque étape, ça t'amène ailleurs, ça te donne des réponses pour la suite. Je sais pas, il y a quelque chose de beau dans ça.

Caroline : Oui, plutôt que de penser que c'est une idée qu'on doit avoir, une idée complète dès le départ, que c'est un processus qui peut évoluer.

Lalie : Une des choses que j'ai vraiment retenu de l'incubateur, c'est la variété des différents projets. Et aussi, on a eu beaucoup d'outils pour s'y rendre, pour clarifier nos idées, les exercices d'écriture qu'on a fait. Je pense que ça va être très utile pour le futur et pour faire d'autres projets, d'avoir ces outils-là.

Caroline : Le commissariat, on ne peut pas, en tout cas pour moi, l'imaginer à l'extérieur d'un contexte spécifique. Puis le contexte spécifique, ça transforme le projet aussi. On est aussi comme commissaire en dialogue avec un lieu, un lieu qui a des usages, qui a une histoire, qui rassemble des gens. Je fais une grande boucle, mais ça, ça revient un peu à la spécificité du commissariat de chacune. Parce qu'on vient de... On a différentes expériences de vie qu'on aborde d'une certaine façon, parce qu'on est ancré dans un lieu, dans une communauté. Le commissariat, ça répond à quelque chose à ce niveau-là aussi. Oui, je pense que c'est important d'ouvrir ce que peut être le commissariat, pour ne pas toujours penser que c'est une chose très, très fixe, puis entrer dans la petite boîte, dans la petite case, puis faire comme d'autres le font.

Jacinte : Oui, merci. Moi, ce qui m'a vraiment marqué c'est un ensemble de choses, mais la qualité du mentorat de Caroline était vraiment présente. En recevant le soin de Caroline et du groupe – c'est comme si c'est quelque chose qui m'avait marqué dans mon développement ou je sais pas quoi, et puis je ne suis pas arrivée à la fin – mais ça m'a tellement donné. J'ai appris que ça existe, le soin pour mes idées, et que si moi je peux continuer à donner ce soin à mes propres idées – et il y a des personnes qui sont plus avancées que moi dans ce processus – mais ça me fait vouloir donner ça aux artistes. Ça transforme mon idée de quoi je suis capable, et puis aussi de ce que je suis capable de vouloir éventuellement partager avec les autres. Et je reconnais ça dans toutes les autres participantes, c'est vraiment touchant en fait.

Caroline : On est loin de la coordination plate. On est dans le dialogue, le soin... j'irais même jusqu'à dire de l'amour. Il y a beaucoup d'amour dans toutes les parties du projet, dans la façon dont c'est mis en œuvre par chacune d'entre vous.

Marie-Hélène : Oui, ça a été au-delà de mes espérances, au-delà de... puis de travailler ensemble. Je ne sais pas si c'est toujours le cas avec les autres groupes, mais je vois vraiment un souci communautaire au sein des projets de tout le monde. Peut-être que c'est un hasard, peut-être que c'est récurrent en communauté francophone minoritaire, puis peut-être dans plusieurs années, il va avoir cette expertise-là qui va vraiment émerger des artistes francophones.

C'est drôle parce que d'avoir suivi cette formation-là, on dirait que ça m'a donné la permission d'être commissaire aussi. Le mois passé, j'étais commissaire d'une exposition à la galerie dont je fais partie, comme une co-op d'artiste ici au Yukon. C'est comme si cette formation-là m'a donné la permission que oui, je peux avoir une voix à titre de commissaire, puis je peux l'exercer, que ce soit de monter une exposition avec les enfants de l'école, que ce soit avec des artistes professionnels. On dirait qu'il y a des répercussions partout, des belles répercussions auxquelles je ne m'attendais pas.

Caroline : Ah, c'est magnifique ! Laura, ce que tu veux parler un petit peu, peut-être de ton expérience pour répondre un peu Marie-Hélène, est-ce que c'est toujours pareil les cohortes ? Moi, j'en ai connu deux, c'est toujours super différent. Pour moi, il y a toujours une magie qui se crée avec le groupe, une écoute, une attention au projet des autres, une permission qu'on se donne de parler d'intuition, puis peut-être d'hypothèses qui sont encore fragiles.

Laura : J'allais justement dire, en vous écoutant parler, je revivais mes propres expériences de l'incubateur, puis comme le disait Jacinte, le soin des idées que tu donnes, l'atmosphère de bienveillance puis de curiosité, de soutien, toutes ces choses-là...

Caroline : Moi, j'aime bien l'idée qu'il y a des belles communautés à travers le Canada qui se sont créées à travers l'incubateur. Puis je pense qui vont continuer d'être solidaires, de se côtoyer, on ne peut pas se côtoyer comme voisins parce qu'on est éloignés, mais il y a une connivence, disons, pancanadienne, qui est créée à travers chaque incubateur, puis à travers chaque édition. L'incubateur, ça permet ça, des liens plus durables parce qu'on s'est accompagné pendant 3 mois, on a fait cette résidence d'une semaine très, très intensive.

...Comment envisagez-vous la suite?

Marika : Oui, en fait j'ai l'impression que j'ai semé des graines et qu'il y a des petites choses qui commencent à pousser. En début d'année, en janvier, j'ai été approchée par deux personnes pour deux situations différentes, dans l'idée de collaborer. C'est des artistes de la région, une qui travaille en cinéma, l'autre travaille en danse. C'était l'idée de collaborer, mais quand j'y repense, j'ai l'impression que c'est ça, c'est comme des occasions de commissariat déguisées.

Puis même chose pour une troisième opportunité ; une amie que je connais bien qui veut appliquer pour une exposition solo. Elle m'a dit « j'ai vraiment besoin d'une personne commissaire », elle m'a regardé, puis j'ai dit « ouais, ok », on en a parlé, on en a reparlé une autre fois. Je pense que ça va se mettre en place... Ça ne se serait pas passé de la même façon un an avant. Il y aurait eu beaucoup plus de questionnements et de doutes.

Lalie : Après avoir fait l'incubateur, je regardais. J'étais consciente qu'il y avait d'autres projets de l'AGAVF en cours et qui s'en venaient. Un, c'est Alentour, qui est un projet de mentorat sur l'écriture sur les arts. Puis ça aussi, c'était un autre outil que j'avais besoin d'ajouter dans ma boîte d'outils. Alors, j'ai appliqué, puis en effet, je fais partie de la deuxième phase qui est du mentorat un à un. Moi, je suis jumelée avec la commissaire Emmanuelle Choquette.

Jacinte : J'ajoute juste que pour moi, c'est la lenteur. Normalement, je vais vraiment vite. Je fais tout vite. Je parle vite. Mais je ne peux pas le faire vite en français, pour une chose. Et je ne peux pas écrire vite en français. C'est comme une métaphore. Je me donne à aller plus lentement, et à former des liens et pratiquer mon français, sans imaginer que ça va arriver plus vite. Je trouve ça vraiment inspirant de me nourrir moi-même et de me mettre à apprendre pour moi et pour les autres, mais d'une manière qui plus profonde, d'une façon que je ne fais pas normalement.

Caroline : ...Pour approfondir, pour même profiter de ce qu'on vit, de ce à quoi on réfléchit, de ce qu'on trouve. J'aime beaucoup.

Laura : Et sur ce, c'est ici qu'on arrive à la fin. Merci encore à vous toutes, pour vos partages fascinants, pour votre participation, pour votre générosité. À l'AGAVF, on va rester aux aguets pour la suite de vos projets. Et n'hésitez surtout pas à nous faire part des développements quand il y en aura. C'est tout pour nous. Merci tout le monde.

Toutes : Merci, merci. Merci beaucoup. Merci.